

Québec français

Borges et moi

David Leblanc

L'auteur et ses doubles

Numéro 173, 2014

URI : id.erudit.org/iderudit/72936ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN 0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Leblanc, D. (2014). Borges et moi. *Québec français*, (173), 48–48.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 2014

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Borges et moi

DAVID LEBLANC *

C'est à l'autre, à Borges, que les choses arrivent. Je reçois des nouvelles de lui par la poste et je vois son nom sur une liste de professeurs ou dans un dictionnaire des noms propres. Il aime le café, le XVIII^e siècle et les étymologies ; je partage naturellement ces goûts, mais d'une manière décalée, qui transforme ce naturel en performance d'acteur. Confesser qu'il a produit quelques pages correctes ne me coûte rien, car toute bonne chose n'appartient à personne (même pas à lui), mais au langage, à la tradition. Je suis du reste destiné à disparaître, alors que Spinoza nous enseigne que toute chose porte en elle le désir de persistance ; le blanc veut toujours rester le blanc, la chaise une chaise et le chat un chat. Moi (qui ne suis personne), je resterai en Borges, pas en moi. J'ai essayé de me débarrasser de lui il y a quelques années en remplaçant mon penchant pour la falsification et l'hyperbole par des jeux avec le temps et l'infini, mais ces jeux sont devenus ceux de Borges et je vais devoir me tourner vers autre chose. La vie est un labyrinthe où tout me ramène à moi-même – ou à Borges. J'ai oublié lequel de nous deux a écrit cette page.

* Écrivain, professeur au Cégep de Lévis-Lauzon.
Derniers ouvrages : *Mon nom est Personne* et *À la morte-saison* (Le Quartanier, 2010 et 2013).

Lorsque je cherche à habiter le vide

PIERRE-LUC LANDRY*

Il fait gris sur Porto et je ne sais pas qui je suis. Debout sur le petit balcon je regarde l'animation de la rue Barão São Cosme et je songe à entamer mon texte ainsi, par une formule-choc qui me mènerait là où je veux aller. Mais une fois la phrase imprimée à l'écran elle me semble particulièrement banale : *J'écris que je ne sais pas quoi écrire...* Ou presque.

Il fait gris sur Porto et je ne sais pas qui je suis – cela reste quand même assez vrai. L'identité est une notion au final plutôt abstraite qui repose bien souvent sur une série d'accidents et de mélanges fortuits.

Selon le psychanalyste Otto Rank, la fascination que l'être humain éprouve pour la dualité et les différents phénomènes qui y sont reliés vient « de la relation que chacun entretient avec le "ça" et la menace de la destruction complète par la mort » (cité par Françoise Ghibbebaert). J'ai quelques soucis avec la psychanalyse, mais *la menace de la destruction complète par la mort* – l'angoisse nommée ainsi – me semble en effet à l'origine de plusieurs de mes obsessions, notamment de cette nécessité de me construire des identités multiples, de me dédoubler, de me diviser comme les cellules auxquelles je ne comprends presque rien sinon qu'elles se séparent ainsi pour permettre à la vie de se poursuivre. C'est donc pour éviter de mourir que j'existe en différentes versions. Je ne crois pas m'être jamais rencontré, même si je fuis sans cesse *pour voir ailleurs si j'y suis*. La locution, habituellement vide de sens, me semble soudainement nette et explicite.

Les fenêtres doubles de ma chambre ouvrent sur le même balcon que tout à l'heure, mais je ne vois rien de façon identique. D'abord la nuit est tombée, les terrasses sont fermées ; les gens dorment. Pas les ouvriers de la voirie, toutefois, qui nettoient les trottoirs en bavardant à tue-tête, en russe, trois étages plus bas. Ou peut-être bavardent-ils en portugais, qu'est-ce que j'en sais après tout ? Les couleurs ont évolué : les pierres de la maison d'en face apparaissent maintenant comme orangées, à cause du lampadaire au coin de la rue, alors qu'elles étaient grises quelques heures plus tôt. Les toits d'ardoises reluisent, les cheminées et les antennes s'allongent dans un ciel indéterminé – où commence-t-il et où finit-il ? est-il gris, mauve, brun ? Les pavés brillent eux aussi et je suis incapable de voir au loin : le monde s'éteint à quelques centaines de mètres de moi, même si j'entends parfois les camions et les voitures là où dans la journée il y avait une avenue.

Normand de Bellefeuille écrit ceci, dans *Mon visage*, le troisième volet de la trilogie poétique *Chroniques de l'effroi* : « oui le visage doit se résigner à apercevoir sa fin / à accepter